

André Carpentier
Université du Québec à Montréal

Flâner, observer, écrire

On ne croit en ce que l'on voit que
parce qu'on voit ce en quoi on croit¹.

J.-B. Pontalis, *Perdre de vue*

Durant trois années et demie, guidé par l'improvisation des sens, aussi par la curiosité et par le souvenir d'une enfance en ces lieux, et muni de carnets, j'ai erré dans des ruelles montréalaises à la recherche de paysages, de personnages, de scènes propres à me captiver, à m'émouvoir. Il en est résulté un livre intitulé *Ruelles, jours ouvrables* (2005). Or, vers la fin de cette quête névrotique, durant même que je cherchais encore à mettre de l'ordre dans mes carnets, je me suis laissé prendre à un autre réseau d'attraction : les cafés montréalais; à moins qu'il y ait là deux cas d'espèce d'une même fascination pour la fréquentation du réel par la flânerie et par la tenue de carnets. S'en est donc ensuivi, également durant trois ans et demi, comme si la quarantaine de mois étaient mon alexandrin, une flânerie pas moins compulsive dans le réseau des cafés montréalais. Un ouvrage est d'ailleurs en préparation sous le titre de travail *D'un café l'autre*.

Les pages qui suivent mettent à jour quelques fragments réflexifs qui ont animé les carnets des dernières années. Ils ont été regroupés par thèmes, mais peu retouchés; ils gardent ainsi la trace d'un *work in progress*.

¹ Jean-Bertrand Pontalis, *Perdre de vue*, Paris, Gallimard, coll. « Folio/Essais », 2002 [1998], p. 364.

André Carpentier, « Flâner, observer, écrire », Rachel Bouvet et Kenneth White [éd.], *Le nouveau territoire. L'exploration géopoétique de l'espace*, Université du Québec à Montréal, *Figura*, Centre de recherche sur le texte et l'imaginaire, coll. « Figura », n° 18, 2008, p. 105 - 126.

Flâner

Je dis avec précaution, crainte d'être mal compris, qu'en ces temps de prise de conscience planétaire, je me définis avant tout par l'appartenance à mon lieu d'origine, qui n'est ni un pays ni une province aspirant à le devenir, mais ce caillou que j'aime appeler Montcaillou et que d'autres appellent Montréal. Parfois, je prononce intérieurement Moncaillou, en insistant sur le possessif, comme si ces jours-là, par manque de fondation, il me fallait revendiquer une appartenance et clamer un devoir de mémoire; d'autres fois, par autodérision, je dis Montcaillou – je préfère d'ailleurs cette graphie –, comme s'il s'agissait du Mont Caillou.

Cela dit pour préciser la double perspective qui suit, dont je vis aisément la contradiction. D'abord qu'à réduire mon sens de l'appartenance à ce caillou, je mets mon territoire à la mesure de mes pas et de mon espace vital, et qu'ainsi, je perds toute prétention de propriété et de contrôle de l'espace de l'autre. Et je vis mieux avec ceux qui habitent Montcaillou, où soient-ils nés, car je ne peux partager que ce qui m'appartient au moins un peu. Le reste, qu'on appelle le monde, si j'y prends part, c'est que je le reçois en partage. Par ailleurs, dans une double visée de voyageur et de flâneur, je soutiens le contraire : que d'une part, certains coins du monde m'appartiennent dans la mesure où il existe ces lieux que j'ai marchés, qui sont mon Tibet, ma Norvège ou mon Brésil; et que d'autre part, mon propre caillou m'est en partie étranger, même là où il m'est le plus intime.

Tel que je les conçois, le voyage engage à flâner dans le monde sans égard pour le *top ten* des merveilles ou pour les *must* des guides; et la flânerie, à voyager l'esprit ouvert dans mon propre familier.

* * *

ANDRÉ CARPENTIER

J'aime, suivant ma curiosité, déambuler dans des lieux de peu de légitimité, ruelles, voies de chemins de fer, terrains vagues, ou flâner dans des parcs, dans des cafés, à mon rythme et à ma convenance. Et je ne m'en fais pas une tâche, j'aspire juste à ce que ça me soit une joie. Il faut dire que je conçois la flânerie comme une forme de complicité avec ce qui d'ordinaire nous échappe, et que le flâneur poursuit justement à pas feutrés. Il y a là une façon d'habiter ce qui est et ce qui est là par un double mouvement d'ouverture et de présence. C'est d'ailleurs en ce sens que la déambulation et la flânerie demeurent parmi les droits les plus humbles, les plus acharnés contre nos temps de vitesse et de rendement.

* * *

Il arrive qu'une matière énigmatique, au sein de la banalité – une personne, un événement, une simple chose –, fasse signe au flâneur et lui propose un moment de rencontre en solitaire, à l'intersection du réel et de l'imaginaire. Et plus la matière de l'ordinaire impose ses barrières, plus le flâneur est fasciné et induit en tentation de percevoir cette matière par son propre prisme – je dirais de la percer par le voir. Ce n'est que lui qui perçoit, et que lui qui cherche à témoigner en ajoutant sa voix au travail des sens. Et s'il projette son intimité, ce n'est certes pas par l'impudicité de ce qu'on appelle le récit de soi, mais par l'investissement de ses sens, de son imaginaire, de sa présence et de sa voix. Rien n'est plus intime que la cohésion des sens et de l'imaginaire, que la présence et la voix.

Il semble de mise, dans la démarche du flâneur, que l'accent soit mis sur la coïncidence du hasard et de la nécessité, qu'on peut appeler synchronicité, c'est-à-dire la circonstance comme critère de rencontre, qui le met en présence de scènes ou d'images qui le prennent par surprise, mais dont il croit justement avoir besoin, d'idées, de mots que, semble-t-il, il attendait. Il est vrai que l'artiste, dans son syncrétisme, se ravitaille à ce qui le frôle. Ainsi de l'écrivain flâneur, dont

FLÂNER, OBSERVER, ÉCRIRE

l'atelier est dehors et qui, en face du motif et dans l'aventure de l'instant, traîne ici et là en quête de sa nourriture de carnetier. Pour être vraiment lui-même, il lui faut passer par chez les autres; et par le récit, qui est de l'ordre du don.

* * *

Ma conviction, c'est qu'au café, même le flâneur le plus distrait ou l'esprit le plus attentif ne pourra maintenir une attitude parfaitement désinvolte, l'un, ou totalement vigilante, l'autre, sans céder un tant soit peu à un élan vers son contraire. Par ailleurs, le lieu que l'un frôle de son regard, comme le chat de ses commissures, que l'autre passe au sas de ses grilles, bien que prenant leur marque, ne leur appartiendra jamais. Au mieux, ils l'auront emprunté et rendu d'un même souffle. En fait, s'incarner dans un espace composite comme un café implique de s'accepter comme un tout relatif; n'être pas tout à fait ceci, pas exactement cela, pas essentiellement acteur, parce que toujours en partie témoin, pas pleinement observateur parce que sans cesse au moins en partie personnage aux yeux des autres. Par ailleurs, il n'est jamais facile de faire corps avec les acteurs de tels lieux, où tous les rôles sont permis. J'en viens même à penser que la fréquentation de l'altérité y relève d'un autre type de rencontre, qui se satisfait d'une proximité, d'un quasi-regard pour se réaliser dans sa forme spécifique. Ce que je nomme ici rencontre implique l'idée d'une atmosphère à laquelle tous les partis contribuent. Là, maintenant, dans l'instant que je suis survolé par la serveuse, nous nous y mettons à plusieurs pour composer ce que j'appelle le *moment* du café.

* * *

Je crois depuis toujours que ce qui nous entoure fait partie de nous, soit qu'il le devient, partie de nous, ce que Pessoa ne désavouerait pas, soit qu'il l'est déjà. Ainsi pour moi des ruelles, terrains vagues et cafés que j'affectionne, tous lieux

ANDRÉ CARPENTIER

qui sont dans leur décours, tous en perte de renom, que je sais par cœur, comme on dit abusivement, qu'en fait je repère par l'esprit et approche par le cœur. Lieux que je connais, mais auxquels je retourne souvent pour la première fois, que je redécouvre comme à neuf, que je regarde en face, bien qu'un peu de travers. Mais qu'est-ce que je cherche à dire ici? Que parlant de mes paysages familiers et de ceux qui les fréquentent et que je considère comme des proches, je me trouve à rendre compte d'une mienne vision du monde? Ne serait-il pas plus juste de dire que, jugeant à la pièce le sens commun hérité de la collectivité, j'essaie d'entrer dans l'expression des choses telles qu'elles s'adressent à moi, font partie de moi, nouvellement ou depuis toujours.

* * *

Iouri Lotman écrit que « Toute culture commence par diviser le monde en “mon” espace interne et “leur” espace externe² ». Vrai. Mais il me faut admettre que, tout observateur détaché que je crois être, j'accède avec les autres à la danse des ruelles et des cafés; admettre aussi que leur mouvement me porte et m'emporte, que leur rythme assimile le mien, que je coule en eux sans le savoir, comme ils coulent en moi. Que j'y participe à l'agencement des lignes, des formes, des couleurs, du mouvement, à l'organisation de l'espace et du temps. Par ailleurs, j'expérimente sans cesse et partout que la différence surprend par sa ressemblance, et la ressemblance par sa différence, et que les autres et moi n'échappons pas à cette tendance qui nous met en grappe.

* * *

Je m'arrête dans un café pour ralentir ma dérive au sein du grand tourbillon des acharnés d'action. Je ne comprends pas

² Iouri Mikhailovitch Lotman, *La sémiosphère*, Limoges, Presses de l'Université de Limoges, coll. « Nouveaux Actes Sémiotiques », 1999, p. 21.

FLÂNER, OBSERVER, ÉCRIRE

tout de suite qu'au-delà du maelström qui paraît me donner sens, je reste au cœur de ce qui pour moi existe; je continue de vivre parmi les autres et les choses du monde.

Le café, comme espace hybride, se métamorphose au gré des codes que j'y investis et qui lui confère parfois le statut de lieu d'échange et de plaisir collectif, parfois de lieu de solitude et de retour sur soi. Évidemment, tout cela n'est que dialectique. Le café est toujours un peu l'un et un peu l'autre, mais tendant, dans la circonstance que j'y crée par ma présence, vers l'un ou l'autre.

Dans ce café. Quelques proches solitaires se repoussent par des salves d'indifférence. On dirait que chaque table participe d'un assemblage dans un espace en principe accordant, bien que plus ou moins rassembleur, espace ouvert qui suggère une forme de co-présence. Car, qu'ils se parlent ou non, se regardent ou pas, les voisins de tables vivent en présence les uns des autres. Et, dans le coin de ma réserve indiscreète, je me rends témoin de ces îlots de présences qui fondent le café, et par le fait desquels îlots la plupart se croient dispensés de parler à l'autre ou de l'épier autrement que du coin de l'œil. Car il y a cela aussi, dans les cafés : une inscription de l'altérité d'autant plus vive qu'il y a cette proximité.

* * *

L'histoire, l'ethnographie, la sociologie ne peuvent que peu pour moi. Je n'arriverais à rien à vouloir traquer le sens collectif des signes, je dois plutôt les laisser venir à moi. Il serait vain d'espérer en apprivoiser quelque aspect autrement qu'au fil de multiples présences. Or, je suis, dans mes cafés, comme précédemment dans les ruelles, pareil à un écrivain en résidence. C'est là une manière d'habiter l'espace : y figurer en sujet incarné, le corps implanté au milieu des choses et des gens, en maintenant une attention flottante. S'établit alors, entre soi et le lieu dans sa forme d'énigme, des rapports

ANDRÉ CARPENTIER

complexes et quelque peu ambigus, dans lesquels on ne sait jamais vraiment qui ou quoi se cache ou se révèle. En ce sens, l'écrivain flâneur, qui se présente dans le réel pour en sonder l'arcane, pratique un art extrême, comme on dit un sport extrême, qui risque à tout moment de s'échouer contre les récifs de ce qui lui est exposé via les sens, de ce qui lui est révélé par l'usage de la vie, de ce qu'il découvre par intuition ou de ce qu'il imagine pour toucher le cœur du mystère.

* * *

L'écrivain flâneur va où ça l'appelle, par le corps et par les sens, par la présence, parlant seul à seul avec lui-même. Ça me semble cela, vivre sur le motif, au sens impressionniste d'établir sa présence au sein de la réalité. Il faudrait, pour rendre compte de cela de la plus juste manière, inventer une quatrième personne du singulier, une façon de *je* aussi détaché qu'un *il*, un *je* abstrait de lui-même. Une quatrième personne qui ne serait pas soi, mais qui tendrait vers ce qui ne serait pas exclusivement l'autre.

J'ajoute que le motif capté par le regard, comme le croquis, contient tout, mais qu'il reste toujours à dégager ce tout. Voilà toute l'affaire.

Observer

Dès dix-huit ans, à l'École Normale, on me faisait lire Bergson, chez qui j'ai appris certaines choses, dont je ne saurais dire si elles étaient justes ou fausses pour les avoir en grande partie oubliées ou intégrées sans le savoir, par exemple qu'on ne perçoit et qu'on ne se positionne soi-même jamais que dans des parties d'espace et que – mais c'est peut-être moi qui le rajoute –, si je perçois le lieu autrement que par l'étroite position que j'y occupe, c'est que ma mémoire me fournit une matière à synthétiser le lieu. Je pars donc du principe qu'on n'entre jamais dans un lieu dont la forme et la fonction nous

FLÂNER, OBSERVER, ÉCRIRE

sont familières sans cette mémoire qui permet un aperçu par tous les angles ni sans ce que j'appellerais une mesure humaine des lieux où l'on fait pour un temps sa place. Cela pour dire que l'écrivain flâneur aborde l'espace, certes par une forme de présence dans l'instant, mais aussi par sa mémoire, par son corps et par sa perception, une perception que chacun, selon son besoin, restreint ou neutralise par souci de confort, de quiétude, ou au contraire accentue. J'ai donc comme chacun au moins deux regards, celui du moment et celui de la mémoire. Le regard du moment, c'est-à-dire celui qui prévaut lorsque j'occupe un café dans l'esprit libre du flâneur; le regard de la mémoire, je veux dire celui qui fait la somme de tous les cafés de ma vie, ce qu'Yves Berger appelle l'« œil intérieur³ ».

Mais je réalise, au fur et à mesure que je rédige cette note, que le mot mémoire n'a que peu de sens au singulier, qu'en fait, j'ai comme chacun des mémoires, qui se superposent et se mélangent; mémoire du conjoint, du père, de l'écrivain, du prof, du voyageur, évidemment mémoire intime de l'être, et mémoire du flâneur, qui a furtivement acquis ce titre et qui s'est laborieusement légitimé dans cet aspect de la vie.

* * *

Le souci de présence au réel par l'observation directe requiert de prendre le contre-pied du sens commun, d'observer pour soi et par ses propres moyens. On ne se surprendra donc pas que toute perception soit partielle et toute description, partielle. Le lieu d'observation perd ainsi de son homogénéité consistante et cohésive, et rassurante, pour devenir un espace variable. D'autant plus qu'à chaque instant, je suis assujéti à un point de vue (le point de vue comme condition de figurabilité), multipliant ainsi les instantanés de perception, dont le cumul composera une idée bougée de la chose observée.

³ Yves Berger, *La pierre et le saguaro*, Paris, Grasset, 1990, p. 14.

ANDRÉ CARPENTIER

J'ai assez épié la réalité pour savoir que l'objectivité des sens est une illusion, que l'observation est tributaire de ma position et des conditions dans lesquelles je capte les choses dans l'espace – si tant est que choses et espace ne soient pas la même chose... Je sais aussi que rien n'est porteur d'une identité absolue. Un café le matin, le même le soir, présentent aux sens et à l'entendement des spectacles différents; de même pour la serveuse ou pour la table que j'occupe sous divers éclairages. Même mon oisiveté d'hier et celle d'aujourd'hui dans le même café n'impliquent pas la même occupation de l'espace; ce qui donnait hier tout son sens à l'observation, aujourd'hui encombre la vue et l'esprit. Le café est donc comme un nouveau café chaque fois que le flâneur s'y insinue. Et le compromis n'est pas si simple entre les différentes perceptions, surtout si, comme moi, par horreur des conclusions, qui sont des illusions de vérité, on ne recherche pas le commun dénominateur.

J'ai beau parcourir le territoire, découvrir des lieux à la pioche, pousser des petits coups de balai sur des personnages ensablés depuis des décennies, fouiller des caractères, noter des répliques, dater des origines reculées, cela ne suffit jamais à me rassasier. Il me faut encore imaginer. Car tel que je comprends l'écriture inspirée de la flânerie, ce n'est pas l'imaginaire qui y controuve la vérité, mais la prétention d'exactitude.

* * *

Même presque vide, tout établissement de café est plein. L'espace est toujours plein, même de peu, même de vide. Les choses et les gens qui le remplissent parfois semblent l'encombrer, sans doute parce que je ne saisis pas toujours ce qui fusionne leurs propriétés et qui crée l'harmonie du lieu. Qu'est-ce qui coalise ma table bancale, sur laquelle je pianote avec mes ongles, cette photo d'exposition représentant un homme bleu du désert, cette schizo, à l'autre extrémité, qui rumine en secouant les lèvres et les jambes, ce trousseau de clés abandonné sur l'imitation de zinc, cette odeur

FLÂNER, OBSERVER, ÉCRIRE

d'encaustique, ce type en imperméable, par beau temps, et le tranchant de son regard acide, ce jazz pour thé dansant, cette lumière dressée en diagonale comme la muraille du temps, ces chaises inconfortables, à dossier colonné, le rouage des gestes de la serveuse, sa moue à la survenue de molécules humaines venant s'entasser au fond de la deuxième salle, ces murmures de silence et d'oubli incrustés dans les murs, mon arabica âcre? Tout commence et tout finit par soi. Chacun donc interprète ces signes et en fait sa gerbe.

On ne saisit pas les choses autrement que par son propre truchement. Dire, par exemple, que l'arabica est noir ou qu'il est âcre sont deux manières d'établir son rapport au café, bien qu'il serait plus juste de dire : du café à soi. Il y a évidemment là une valeur émotionnelle. La chose dite arabica a donc, à mon égard, dans une circonstance donnée, son attitude, sa conduite – si on me permet cet anthropomorphisme. L'âcreté de cet arabica-ci, en ce sens, en résumerait tout son être pour moi. De même que la référence à un espresso pris à seize heures dans un café porterait avec elle les caractéristiques usuelles d'un tel événement, comme d'instaurer une pause dans la journée, de permettre d'exercer son jugement critique, de jouer au flâneur ou d'hypothéquer son sommeil. Ce que j'appelle le halo des choses, des gens, des événements. Leur irradiation en moi.

Il y aurait donc, entre les choses et soi, une complicité, « une proximité vertigineuse, comme dit Merleau-Ponty, qui nous empêche de nous saisir comme pur esprit, à part des choses⁴ ». De même pour les petits événements et pour les personnes que j'observe de biais. Je ne suis pas à part des gens ni de ce qu'ils projettent. Voilà donc l'aporie : impossible de réduire les choses à leur apparaître, impossible de les en séparer!

⁴ Maurice Merleau-Ponty, *Causeries*, établies et annotées par Stéphanie Ménasé, Paris, Seuil, coll. « traces écrites », 2002 [1948], p. 31.

ANDRÉ CARPENTIER

* * *

Dans un café presque chic voisin d'un théâtre kitch – mais c'est peut-être l'inverse –, à l'heure du cinq à sept que les clients debout au bar sont tous des ressortissants du panthéon de la gloriole, qu'on appelle des célébrités, des vieux chanteurs de charme, des anciens comiques qui figurent dans nos mémoires pour nous avoir représentés plus drôles que nous sommes, des vieilles starlettes qui émeuvent les bonnes gens jusqu'à la sensiblerie. Cet assortiment de brocantes fait surgir, dans l'esprit des curieux qui les admirent enfin! de biais et de proche, des scènes d'autrefois qui leur reviennent dans un désordre d'émotions. Mais pour moi, le spectacle est aux tables, chez ces gobe-mouches qui ont l'air de traverser des jours de langueur, chez qui le corps et l'esprit sont en manque de vigueur pour affronter le trop peu à vivre. Cette dépendance à la nostalgie me rend malade, mais mon propre jugement tout autant. Car enfin, qu'ai-je à préférer contre ces hommes et ces femmes, sinon qu'ils répondent à des images toutes faites et confirment des jugements préalables. Considérés à la pièce, observés de près, dépouillés de mes verdicts, ils apparaissent comme des personnages habités, débordés par leurs émotions. C'est dans ces cas qu'il me manque de ne pas être peintre portraitiste, de n'avoir que les mots de tous pour détacher ces gens de mes jugements, auxquels je tiens par ailleurs.

L'écrivain flâneur, qui s'affronte à la réalité, fait face, sur le plan éthique, à un paradoxe. Il ne peut ni se dégager ni tout faire passer au sas de sa pensée. Ses images se construisent sur les deux plans, pas toujours si éloignés qu'on le dit, de la pensée et de l'émotion. Il s'agirait donc pour lui de respecter la recommandation suivante : surtout, ne pas rabattre les scènes dans une répartition réaliste et utilitaire, qui fermerait l'accès à d'autres significations.

Pas facile, devant le foisonnement du monde, de se débarrasser des architectures de sa raison raisonnante; pas

FLÂNER, OBSERVER, ÉCRIRE

facile non plus de ne pas rester en prise du début à la fin sur ce que je fais dans les cafés et dans les carnets, la tentation étant grande de feindre tout maîtriser. – Mais qu'on n'aille pas croire, je ne suis pas brouillé avec la raison; je recherche juste, dans le monde sensible, une pluralité de sens.

* * *

Des ruelles, des cafés. Dans les premières, j'étais passant, je croisais des gens occupés à quelque chose; dans les seconds, je suis assis parmi des assis. Dans les deux cas, au fond de la métonymie des lieux, il y a des individus, des destins. Je ne m'intéresse d'ailleurs qu'à ça : la dimension humaine. Les lieux ne sont que le truchement d'une forme de voyeurisme par tous les sens. Je regarde, j'écoute, je capte des gestes, des attitudes, des événements, je nourris le carnet en maintenant l'illusion d'être proche de ces gens, bien que sans en être, comme s'il me fallait n'être de personne d'autre que de moi-même dans mon détachement attentif – sans lequel je ne saurais faire voir ce que j'ai vu.

* * *

Il m'arrive de penser que j'administre mal la dualité de la variance et de la répétition, que, dans les ruelles, cafés et autres lieux occupés en flâneur, je penche toujours vers les mêmes types de scènes, de personnages, que je décrypte avec la même vision du monde, ça ne change pas. Il y a là comme une empreinte rétinienne qui marque à jamais le regard. D'autres fois que je gère plus sereinement cette dialectique de la variance et de la répétition, je me dis qu'il faut savoir oublier pour revenir sans cesse vers ses ruelles et cafés et y reprendre ses observations; oublier ce qu'on a vu, jusqu'à oublier qu'on sait voir. C'est ainsi que je comprends celui que j'appelle le flâneur de fond, qui n'est pas à tout moment en phase extrême de son art, mais qui est toujours en état de laisser venir à lui les choses, par une forme de présence, de disponibilité. C'est son

ANDRÉ CARPENTIER

mode de fouille, et il ne sait faire que cela : fouiller. Il ne sait ni synthétiser ni conclure.

Certes, la contrepartie obligée de cette flânerie observatrice et pensante, c'est la solitude de l'écrivain flâneur, qui, même dans un café avec des amis, reste toujours, dans la polyphonie de sa pensée, le travailleur secret de ses carnets. Cette solitude parmi d'autres solitudes, je prétends qu'elle favorise la présence à l'autre et au Divers. Or, Segalen définit le Divers comme « la connaissance que quelque chose n'est pas soi-même⁵ »; on devine le poids de ce concept dans la flânerie en lieux familiers!

* * *

Ces décors, personnages et scènes captés sur le vif des cafés sont à mettre sous le signe de la continuité. Non qu'on y croise toujours le semblable, bien qu'en quelque sorte oui, mais disons qu'il y a là un catalogue de variétés sur le même thème. Les cafés sont donc pensés ainsi qu'un vaste cabinet de curiosités sous forme de labyrinthe dépourvu de centre, sauf à considérer que chaque recoin en constitue à sa manière le centre. On voit en effet, aux heures de café bondé, que tout se passe comme si chaque table, produisant son code, s'instituait comme pivot ou comme noyau du café. À chaque table se posent des gestes et se prennent des attitudes de café, comme si chacune assimilait ce qu'il faut pour s'intégrer aux manifestations du lieu sans rien déranger de l'ensemble. En fait, chaque table semble absorber, de la dynamique de sa périphérie, ce qui lui sert à se distinguer et qui l'installe en point nodal du lieu. Bien sûr, puisqu'elle en est le centre! Disons-le autrement : chaque table est centre et périphérie des autres, comme tout café parmi les commerces de sa rue, toute rue dans son quartier, le quartier dans la ville... Suffit de se tourner vers un groupe ou du côté d'un solitaire pour y saisir l'essence du café, à la fois lieu de rassemblement et de solitude.

⁵ Victor Segalen, *Essai sur l'exotisme*, Paris, Le livre de poche, coll. « biblio essai », 1986 (Fata Morgana, 1978), p. 41.

FLÂNER, OBSERVER, ÉCRIRE

* * *

En échappant au continuum des rues, le café enferme une signification pour lui, composée de ce qui peut manquer ailleurs, comme l'oisiveté, la solitude ou au contraire l'occasion de rencontres. On dirait parfois que le café englobe le presque tout de la ville, mais en si ténu que le moindre signe maigre peut paraître chargé d'une grande signification. Il se passe alors que le café, comme monde sensible, à force d'observations, n'est plus perçu tel que je croyais le connaître. La diversité qu'il porte semble soudain faite d'inédit, qui perce d'entre les aspects du connu, on dirait pour moi seul, car le café en lui-même ne change pour ainsi dire pas. Mon regard s'affûte, certes, mais il y a aussi que simultanément le café s'affranchit en partie de son réalisme et ainsi ouvre à ses ambivalences. On pensera au tapis de Leonardo da Vinci, qui n'a pas été tramé autour du dessin qu'il perçoit, mais que son imaginaire, comme conscience imaginante et imageante, aperçoit quand même, ce dont il s'émeut d'autant plus que sa perception lui semble exclusive. Le tapis lui parle à lui, et dans la langue de son imaginaire. N'est-ce pas ainsi que le café ouvre à l'émotion poétique?

* * *

Si cela que je capte, cette scène, ce détail, qui a pourtant ses formes visibles et déliées, me semble soudain surgir de sa propre déchirure, c'est donc que ça m'était caché. Ça m'était caché comme l'est parfois le sens de ce qui, comme les reflets d'un lac, est habituel et posément et secrètement ressemblant à notre savoir. C'est chaque fois une joie que de voir poindre l'immatériel de ce qui était déjà là depuis toujours, anonyme et apparemment sans profondeur, bien que plein de mystère. Dans l'instant où ça s'ouvre, éclot le paradoxe de deux mondes en un.

ANDRÉ CARPENTIER

La tâche de l'écrivain flâneur le mène donc à fouiller la béance entre le vu et le perçu, à capter ce qui œuvre ici et là à son insu dans l'espace. En ce sens, son regard, ce regard qui ouvre l'espace, commence là où le doute s'empare de lui.

* * *

Il est des choses que l'écrivain ne formule pas en clair, mais que son œuvre répète à l'excès; par exemple, dans *Ruelles* et, je crois, maintenant dans *Café* : que j'y parcours ces réseaux comme des lieux d'exposition. Mais je le dis mal et qu'à moitié : comme des œuvres. Des œuvres sans légitimité, des œuvres pour moi seul. En fait, des espaces œuvrés qui me dévisagent du fond de leur langage, comme toute œuvre, et qui font fuser de leurs plis les traces d'un travail humain.

Dire donc que l'écrivain flâneur se donne à charge de se bâtir une présence auprès de traces – des absences si on n'y regarde pas d'assez près. Je rappelle que le mot trace, du déverbal *tracer*, porte, dans la remontée vers son étymon, le double sens du verbe transitif *tracier* (XV^e siècle) : *traquer*, *suivre à la trace*, mais aussi *raayer*, *effacer* (du latin *tractus* : trait).

* * *

Le phénomène est bien connu : la lumière rend visible la poussière en suspens, qui elle-même rend compte de la lumière. De même, ce que je rends visible me révèle. Mes épiphanies me glosent. J'entends ici l'épiphanie dans une perspective de carnetier, comme une captation instantanée, une cristallisation de la signification dans l'instant fugace, une manière d'appréhender le réel rappelant l'ouverture de l'obturateur d'un appareil photo. Dans l'épiphanie, une sensation s'ébranle à la manière d'un éveil, ne lui manque que son moment de suspension, sa vue et sa forme justes. C'est cela qui est difficile à obtenir : le moment de suspension, ainsi que la vue et la forme justes.

FLÂNER, OBSERVER, ÉCRIRE

Certes, je ne vais pas jusqu'à croire que les choses viendront au flâneur dans une nouvelle exactitude; je crois plutôt que toute observation implique une déformation, quels que soient les sens mis en œuvre. N'est-ce pas justement cela que nous aimons chez les artistes et les écrivains, l'angle formé par les axes d'une perception particulière et d'un langage unique? Une façon de tordre le monde à sa vision. Disons la parallaxe – pour filer la métaphore photographique.

Écrire

Parfois, qui m'épuise avant le fait, j'ai l'impression d'aller au café en écrivain programmé, dans le seul but de satisfaire aux exigences d'une fascination pour un territoire à occuper, qui en fait dynamise chez moi l'engagement à multiplier les notes en vue d'écrire. Et pourtant, je ne suis pas sans savoir que pour écrire, justement – et pour écrire justement –, je dois plutôt arriver à cet état où le seul plaisir d'y être me suffise, et que je ne sache plus très bien pourquoi j'y jase ou lis ou flâne.

Avec le temps, je suis moins conduit à observer qu'à m'accompagner des choses et des êtres croisés. Car il s'agit moins de dire le lieu que d'y tendre sa parole, comme on tend la main vers ce qui se produit. Et là s'ouvre le défi de trouver les mots pour dire ces choses qui ne peuvent exister qu'en l'état de mots. Il est question de ces mots qui font roussir les cuivres et blondir les bois, qui font d'une démarche une performance de tango, d'un café au lait, un bonheur; mais aussi d'une table, une table.

Peut-être ne muse-t-on pas et n'écrit-on pas à partir de ces musardises pour un autre motif que de ressusciter en soi l'être de la sensation. Non pas nécessairement pour ranimer des émotions autrefois ressenties, mais pour raviver le ressentir.

ANDRÉ CARPENTIER

* * *

Qu'on visite une terre peu choyée par sa nature, un de ces lieux en apparence vides que certains appellent le bout du monde et d'autres le milieu de nulle part, ou qu'on traverse son familier le plus anodin, on fait toujours le constat qu'où et quand qu'on soit, tout verbe appelle ses compléments, que de compléments! ses circonstances, tant de circonstances! ses objets, ma foi trop d'objets, mais à la fois jamais assez de compléments, de circonstances, d'objets pour dire ne serait-ce qu'une part de l'ordinaire des jours ou qu'une infime partie de ce qui transite en soi.

* * *

Dépendant des jours, selon que je sois en phase de retenue ou de prolixité – car nul ne saurait être de jour en jour tout à fait le même dans le langage –, il arrive que je sois forcé d'investir de la retenue dans la prolixité ou l'inverse, de la profusion dans le peu. Comme ici, en cette fin de journée pluvieuse, alors qu'il n'y a que le silence pour endiguer la vague de ce qui m'exclut au sein même du familier; demain, ça sera peut-être le contraire, il me faudra faire parler à pleines pages de carnet ce qui semblera vouloir se taire en moi – ça veut souvent se taire. Tout écrivain sait que certains mots, plus que d'autres, bien que tous, disent le silence qu'il porte et vers lequel ils le retournent.

Je m'entends donc proposer de calibrer, l'une par l'autre, la retenue et la prolixité, bien qu'en vérité, je ne sois pas fervent de retenue. L'écrivain flâneur et carnetier, qui se met en situation de formuler l'émotion qui l'anime dans son rapport au monde, l'isole, la cible, en quelque sorte met l'emphase sur un aspect de ce rapport. Qu'il le dise en peu ou en beaucoup de mots ne réduit en rien le principe de l'impossibilité de tout dire. Il arrive même que le peu, par la réduction qu'il opère, tourne à la pompe, au pathos ou à l'affectation; tout comme

FLÂNER, OBSERVER, ÉCRIRE

la prolixité par sa profusion. La prétention me semble égale à faire croire qu'on tient le seul mot juste possible, la seule tournure ramassée pour ébranler le sens, et à faire usage de toutes ses formules, de toutes ses métaphores pour y parvenir, répétant par là qu'aucune n'y parviendra jamais. En fait, j'ai tendance à ressentir, chez les écrivains de la prolixité, une forme d'humilité devant les inévitables fourvoiements du langage face au désir de vérité.

* * *

L'écrivain flâneur, qui s'affronte au réel sans recours à la fiction, renonce vite à rêver d'une œuvre à l'état sauvage, où tout serait à prendre au sens le plus obvie. Il prend par ailleurs conscience que sa pureté native d'enfant est à jamais perdue, qu'il ne la retrouvera jamais; au mieux, et la chose est rare et toujours incomplète, il se construira une allure de nouvelle innocence. – C'est peut-être pourquoi tant d'écrivains préfèrent la fiction, dans laquelle la perte d'innocence est moins flagrante.

* * *

Des rapports profonds, bien que souvent insondables, se tissent entre les paysages où l'écrivain flâneur porte ses pas et l'aspiration de poésie qu'il porte en lui. Certaines scènes, cependant, nous sont des lieux communs, parce que nous les réduisons à une lecture conventionnée. Pas facile alors d'y percevoir des instants d'une saveur inédite, sauf, peut-être, à s'y glisser par un langage autre, et à s'y introduire à répétition – ce qui semble inscrit dans les gènes du flâneur. La prolifération de fragments descriptifs et narratifs qui résulte de cette fréquentation à répétition finit par suggérer un tableau à multiples points de vue, entre lesquels s'inscrit de la durée. Les perspectives y deviennent aussi divergentes que multiples. C'est le défaut et la qualité de l'affaire, qui casse la simultanéité des choses du monde et rend la saisie aléatoire.

ANDRÉ CARPENTIER

* * *

Les déambulations et flâneries engagent le carnetier à prendre des notes de façon névrotique et presque à l'infini. Il ne percera d'ailleurs le fatras des carnets qu'après des années de récolte et de bricolage dans l'insu des enjeux de cette accumulation. C'est ainsi que le carnetier invente sa démarche et son chemin depuis la notation effrénée et désordonnée jusqu'à la constitution d'un texte achevé. Il arrive en fait, dans ce type d'écriture, que le fait déposé brut dans le carnet ne trouve son sens qu'à la relecture, je veux dire que saisi dans la continuité de l'informe en train de chercher ses filons; et encore plus tard, dans la sortie du chaos opérée par la réécriture et le travail de montage des confettis de notes en vue de produire une œuvre.

* * *

Chaque établissement accomplit sa fonction de café, mais c'est assez peu cela qui importe ici pour moi, et à peine davantage la façon spécifique de chacun de se constituer en ce qu'il est. Ce qui me requiert, ce sont ces détails que je pourrais nommer particules de vie ou fulgurations, et qui sont la moelle humaine des cafés; ces petites choses que j'arrive parfois à métaboliser et qui ne sont pas l'événement lui-même, mais ce que j'en fais pour moi dans une expérience de langage qui ne sera jamais qu'une approximation. Les fragments qui en résultent, qui se suffisent à eux-mêmes, à force de côtoiement, et je dirais par leur inachèvement même, se coalisent et forment un monde pour moi jusque-là inconnu, qu'on ne confondra pas avec le réel de référence.

* * *

La perspective d'avoir à besogner à consigner des notes dans le carnet enraye parfois la description et la réflexion autant qu'elle les favorise. Cette forme de procrastination me

FLÂNER, OBSERVER, ÉCRIRE

protège contre certains faits spectaculaires, des dialogues, des personnages typiques qui trouveraient trop aisément leur place dans mon petit monde de mots sous forme de morceaux choisis et qui pourraient sentir l'habileté, le métier. Je vise en fait à ce que les perceptions qui passent la barrière du carnet, fruit d'une façon de recueillement, ne soient que celles qui s'imposent lorsque l'esprit dérive. En ce sens, l'objectif, mais je n'y arrive pas toujours, serait de saisir le lieu de flânerie d'un regard qui rature le moins possible, d'ensuite relier ce qui en remonte, là aussi presque sans ratures, et d'en faire spontanément le récit dans le carnet.

* * *

Malgré moi, l'essai se trouve souvent de plain-pied avec le récit.

Difficile de se porter au delà de sa conscience, vers les choses qui nous excèdent! Mais je ne vais pas récuser ce qui me dépasse. Je ne vais pas renoncer à y comprendre quelque chose, sans doute pas tout, mais quelque chose quand même, pas d'un savoir numérique ou sociologique, mais de ce savoir qui ressortit au fait même de faire passer les choses par son prisme. Je veux dire : en apprendre de ce qu'on en dit soi-même de façon parcellaire, subjective, avec l'air de ne pas y toucher. S'agit donc de lever le crayon au-dessus de quelque chose qui n'est pas encore écrit et de me laisser aller avec conviction, bien que sans calcul et sans songer à m'extraire du borbier de mes contradictions. Une telle démarche implique une conscience de soi-même au sein d'un extrait de monde saisi dans sa multiplicité et dans sa fragilité. Ce mouvement de saisie, toujours au bord de la perte de soi, qui est donc une fusion, exige de passer par le banal, par la reprise et par la dispersion.

ANDRÉ CARPENTIER

* * *

Que toute image en soi en cache une autre, comme le souvenir-écran, je n'en ai jamais douté, même avant de le savoir. Mais j'ai compris bien après que toute chose perçue en cache une autre. Par exemple, cet homme que je croise régulièrement dans un certain café, qui ne dévoile rien de sa vie, de son enfance, ni des affects ni des traumatismes dont se compose le pisé de sa façade. Pourquoi, alors, continuer de noter sa présence?

Au-delà du fait que certains mystères qu'ils ne perceront jamais fascinent les êtres humains parce que le manque met de l'inouï dans leur ordinaire, il y a que je suis remué de me savoir seul à seul avec un individu éloigné de moi, que j'épie avec impudeur, bien qu'à la dérobée; seul avec lui, comme si le fil nous unissant ignorait la foule en la traversant; remué aussi de lui renvoyer une image de lui-même persévérant au plus profond d'une existence improbable.

Il me faut, pour atteindre à une certaine liberté dans l'écriture, me comporter *comme si* je n'étais aucunement justiciable de mes écrits devant celui-là même que je traduis en personnage, alors qu'il restera toujours une part de moi commise à ne pas le trahir.

* * *

Il s'agit pour l'écrivain flâneur de faire venir, à la lumière tremblante des mots, certaines données du lieu, de l'instant et de l'événement, bien que rien de spectaculaire ne s'y produise, et que par cette perception langagière quelque chose advienne, qui soit avant tout de l'ordre d'une proximité, voire d'une co-présence, plus que d'une compréhension.

Mais... Ce que cet écrivain qui tente de prendre le réel à bras le corps cherche à retenir du lieu, de l'instant et de l'événement,

FLÂNER, OBSERVER, ÉCRIRE

plus que leur actualité, n'est-ce pas la durée dans laquelle il inscrit leur permanence? D'où cette impression, souvent, que l'écrivain flâneur cherche à inscrire sa propre continuité, sa propre présence dans le lieu, dans l'instant et dans l'événement. Et sa continuité et sa présence dans l'écriture.